

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

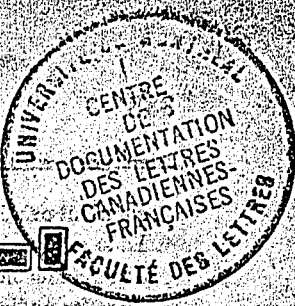
Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

054
M 543
Canadienne

LE MENESTREL



PARTIE LITTÉRAIRE.

Vol. I.

QUEBEC, 17 NOVEMBRE, 1844.

No. 22.

SOMMAIRE :— LE CIMETIERE DE CAMPAGNE. (*Poésie*); LA MAISON DE LA RUE D'ENEER.— FAUT-IL LE DIRE ?

Poésie

LE CIMETIERE DE CAMPAGNE.

[Traduit de l'anglais de Gray.]

1805.

—000—

Le jour fuit ; de l'airain les lugubres accents
Rappellent au bercail les troupeaux mugissants ;
Le laboureur lassé regagne sa chaumière ;
Du soleil expirant la tremblante lumière
Délaisse par degrés les monts silencieux ;
Un calme solennel enveloppe les cieux,
Et sur un vieux donjon que le lierre environne,
Les sinistres oiseaux, par un cri monotone,
Grondent le voyageur dans sa route égaré,
Qui vient troubler l'empire à la nuit consacré.

Près de ces ifs nouveaux dont la verdure sombre,
Sur les champs attristés répand le deuil et l'ombre,
Sous ces frêles gazons, parure du tombeau,
Ornement les villageois, ancêtres du hameau.
Rien ne peut les troubler dans leur couche dernière :
Ni le clairon du coq annonçant la lumière,
Ni du cor matinal l'appel accoutumé,
Ni la voix du printemps au souffle parfumé.
Des enfants, réunis dans les bras de leur mère,
Ne partageront plus, sur les genoux d'un père,
Le baiser du retour, objet de leur désir ;
Et le soir au banquet la coupe du plaisir
N'ira plus à la ronde égayer la famille.

Que de fois la moisson fatigua leur faucille !
Que de sillons traça leur soc laborieux !
Comme au sein des travaux leurs chants étaient joyeux,
Quand la forêt tombait sous les lourdes cognées !

Que leurs tombes du moins ne soient pas dédaignées ;
Que l'heureux fils du sort déposant sa grandeur,
Des simples villageois respecte la candeur :
Que ce sourire altier sur ses lèvres expire :
Biens, dignités, crédits, beauté, valeur, empire,
Tout vient dans le lieu sombre abîmer son orgueil.
O gloire ! ton sentier ne conduit qu'au cercueil.

Ils n'obtinrent jamais, sous les voûtes sacrées,
Des éloges menteurs, des larmes figurées ;
Les ministres du ciel ne leur vendirent pas
Le faste du néant, les hymnes du trépas :
Mais, perçant du tombeau l'éternelle retraite,
Des chants raniment-ils la poussière muette ?
La flatterie impure, offrant de vains honneurs,
Fait-elle entendre aux morts ses accents suborneurs ?

Des esprits enflammés d'un céleste délire,
Des mains dignes du sceptre, ou dignes de ma lyre,
Languissent dans ce lieu par la mort habité.
Grands hommes inconnus, la froide pauvreté
Dans vos âmes glaça le torrent du génie ;
Des dépouilles du temps la science enrichie
A vos yeux étonnés ne déroula jamais
Le livre où la nature imprima ses secrets,
Mais l'avare Océan recèle dans son onde
Des diamants, l'orgueil des mines de Goleonde ;
Des plus brillantes fleurs le calice ent'ouvert
Décore un précipice ou parfume un désert.
Là, peut-être sommeille un Hamden de village,
Qui brava le tyran de son humble héritage ;
Quelque Milton sans gloire ; un Cromwell ignoré,
Qu'un pouvoir criminel n'a point déshonoré.

S'ils n'ont pas des destins affronté la menace,
Fait tonner au sénat leur éloquente audace,
D'un hameau dévasté relevé les débris,
Et recueilli l'éloge en des yeux attendris,
Le sort, qui les priva de ces plaisirs sublimes,
Ainsi que les vertus borna pour eux les crimes :
On n'a point vu l'épée, ivre de sang humain,
Leur frayer jusqu'au trône un terrible chemin :

Ils n'ont pas étouffé dans leur âme flétrie
Et la pitié qui pleure, et le remords qui crie ;
Jamais leur main servile aux coupables puissants
N'a des pudiques Sœurs prostitué. Pencens ;
Et leurs modestes jours, ignorés de l'envie,
Coulèrent sans orage au vallon de la vie.

Quelques rimes sans art, d'incultes ornements,
Recommandent aux yeux ces obscurs mortuaires ;
Une pierre attestant le nom, le sexe et l'âge,
Une informe élogie où le rustique sage
Par des textes sacrés nous enseigne à mourir,
Implorant du passant le tribut d'un soupir.
Et quelle âme intrépide, en quittant le rivage
Peut au muet obli résigner son courage ?
Quel œil, apercevant le ténébreux séjour,
Ne jette un long regard vers l'enceinte du jour ?
Nature, chez les morts ta voix se fait entendre ;
Ta flamme dans la tombe anime notre cendre ;
Aux portes du néant respirant l'avenir,
Nous voulons nous survivre en un doux souvenir.

Et toi, qui pour venger le précipité sans gloire,
Du pauvre dans les vers chantas la simple histoire,
Si, visitant ces lieux domaine de la mort,
Un cœur parent du tien veut apprendre ton sort,
Sans doute un villageois, à l' tête blanchie,
Lui dira : Traversant la plaine rafraîchie,
Souvent sur la colline il devançait le jour ;
Quand au sommet des cieux le midi de retour
Dévrait les coteaux de sa brûlante haleine
Seul, et goûtant le frais à l' ombre d'un vieux chêne,
Couché nonchalamment, les yeux fixés sur l'eau,
Il aimait à rêver au doux bruit du ruisseau ;
Le soir, dans la forêt, loin des routes tracées,
Il égarait ses pas et ses tristes pensées ;
Que parfois, en quittant ces bois religieux,
Des pleurs mal essuyés mouillaient encore ses yeux.
Un jour, près d'un ruisseau, sur le mont solitaire,
Sous l'arbre favori, le long de la bruyère,
Je cherchais, mais en vain, la trace de ses pas ;
Je vins le jour suivant je ne le trouvai pas ;
Le lendemain, vers l'heure où naissent les ténèbres,
J'aperçus un cercueil et des flambeaux funèbres :
A pas lents vers l'église on portait ses débris :
Sa tombe est près de nous ; regarde, approche, et lis

EPITAPHE.

Sous ce froid monument sont les jeunes reliques
D'un homme, à la fortune, à la gloire inconnu ;
La tristesse voilait ses traits mélancoliques ;
Il eut peu de savoir, mais un cœur ingénu.

Les pauvres ont béni sa pieuse jeunesse

Dont la bonté du ciel a daigné prendre soin ;
Il sut donner des pleurs, son unique richesse ;
Il obtint un ami, son unique bescin.

Ne mets point ses vertus, ses défauts en balance ;
Homme, tu n'es plus juge en ce funèbre lieu ;
Dans un esprit tremblant il repose en silence,
Entre les bras d'un père et sous la loi d'un Dieu.

M. J. CHENIER.

LA MAISON

DE LA RUE D'ENFER.

Le jour allait finir, et le soleil couchant ne
jetait plus dans l'atelier qu'une lueur mourante ;
Frédéric recouvrit la pierre lithographique à
laquelle il travaillait et vint rejoindre à la fenê-
tre Henri Leblanc, qui s'amusa à émietter du
pain aux moineaux du Luxembourg.

— Eh bien ! mon Raphaël, as-tu fini ? de-
manda celui-ci, en frappant sur l'épaule du
jeune peintre.

— Non, le jour m'a manqué, et cependant
l'éditeur doit reprendre la pierre demain.

— Tu es donc obligé de livrer ton travail à
heure fixe ?

— A peu près.

Leblanc haussa les épaules.

— Voilà où nous en sommes venus, s'écria-
t-il ; les artistes sont maintenant les esclaves
de ces gueux de brocanteurs ! Tu t'es trompé
d'époque en venant au monde, mon pauvre
garçon ; il fallait naître quand il y avait encore
des croyances, quand l'art était compris, et au
lieu de te trouver ici en blouse de toile, dans
une chambre de dix pieds, travaillant au pouce
carré pour des entrepreneurs, tu serais en pour-
point de soie, l'escarcelle bien garnie, et occu-
pé à peindre quelque vierge dans une grande
cathédrale, ou quelque maîtresse de roi dans un
palais.

— Mieux vaut être pauvre ouvrier libre qu'un
laquais opulent.

— Ainsi, tu es content de ton sort ?

— Non ; mais qui me dit que j'en eusse été
plus content, il y a cinq siècles ?

— Je ne te comprends pas, ma parole d'hon-
neur ; on dirait que tu n'es pas artiste ; tu ne
te plains jamais. Moi, je suis médecin, et par
conséquent désintéressé dans la question ; mais
j'ai en horreur notre siècle d'épiciers. Je ne
peux voir un talent méconnu sans avoir une né-
ralgie ! et l'on ne voit que cela aujourd'hui.
Hier encore, j'ai fait la connaissance d'un

jeune homme employé aux Assurances, qui est auteur d'un poème admirable sur le *Mont-Carmel*.

— Il te l'a lu ?

— Non ; mais il suffit de voir sa tête pour deviner que c'est un grand poète. Il a la losse de l'idéalité la plus développée que j'aie jamais rencontrée. Eh bien ! personne ne le connaît ; aussi, est-il décidé à s'aphyxier, à la fin de l'année, s'il n'a pas trouvé un éditeur ; il a déjà composé la moitié de la pièce de vers qu'il laissera dans la poche de son gilet, pour que les journaux la publient.

Frédéric Garnier sourit tristement sans répondre. Il connaissait trop bien Henri pour essayer de le combattre. Depuis long-temps déjà celui-ci avait adopté, au nom de l'art, ce rôle de procureur du roi contre l'époque ; c'était sa spécialité, et ses confrères le citaient, sinon comme le plus habile, du moins comme le plus artiste de tous les médecins de Paris.

Leblanc avait en outre cette vanité trop commune qui nous fait transformer tous ceux que nous connaissons en grands hommes, afin de nous dorner aux rayons de leur gloire. Sans cesse à la recherche des génies ignorés, il en avait chaque jour quelques nouveaux en portefeuille. Malheureusement l'expérience avait mis en garde contre ses faciles enthousiasmes, et auprès du plus grand nombre, son approbation était devenue plus dangereuse que profitable.

Frédéric était loin de partager les opinions son ami ; mais, voulant éviter une discussion inutile, il changea de sujet, et lui parla son nouveau logement.

— Regarde, lui dit-il, les arbres viennent qu'à ma fenêtre ; je suis éveillé par les pinis qui chantent dans les tilleuls. J'ai là une table qui donne sur les allées, j'y descends le soir quand tout est encore solitaire, et pendant deux heures je puis croire que le Luxembourg est à moi. Puis, tous les locataires sont à la campagne ; je suis seul dans ce grand hôtel et tranquille comme au fond d'un couvent.

— Tu es décidé à passer ici tout l'été ?

— Tout l'été.

— Tu as donc renoncé à ton voyage d'Italie ?

— Entièrement.

— Tu as eu tort.

— C'est possible.

La conversation devint languissante, et peu à peu Leblanc sortit pour se rendre au théâtre l'Odéon, dont il était médecin depuis quel-

ques mois. Lorsqu'il fut parti, Garnier demeura accoudé à sa fenêtre, le front penché et le cœur profondément triste.

Henri ne s'était point aperçu en lui parlant de son voyage d'Italie, qu'il touchait à une espérance morte depuis peu et que le jeune peintre avait amèrement pleurée. Encouragé par quelques premiers succès (toujours faciles parce qu'ils ne portent ombrage à personne.) Garnier avait fait ce rêve il y avait un an, et, comme il arrive toujours quand on est jeune, il l'avait fait tout haut devant ses amis, présentant, sans s'en apercevoir lui-même, une espérance comme un projet. Mais la réussite, satisfaisante d'abord, s'étant bientôt montrée plus incertaine ; au premier enthousiasme des protecteurs avait succédé l'indifférence, Frédéric comprit qu'on avait fait pour lui comme pour les jeunes soldats, que chacun aide le premier jour, mais auxquels, une fois en marche, on laisse tout le poids de leurs armes et tous les dangers du chemin. Ses travaux diminuèrent, on les payait moins ; enfin, il fallut toucher à cette part de l'espérance réservée sur ses premiers gains, et, loin de prêter à l'avenir, vivre avec les réserves du passé. Il y eut dans cette ruine de ses plus doux rêves bien des suspensions et bien des crises ; mais les exigences de chaque jour dévorèrent lentement son pauvre trésor. Oh ! que de fois il s'indigna pendant cette lutte de voir le triomphe de la matière sur l'esprit, et du besoin sur le désir ! Que de fois il s'irrita contre les dispendieuses nécessités de la vie, se condamnant à la retraite, reformant ses habitudes élégantes, et essayant la pain ! Mais, malgré tout, le moment vint où il fallut reconnaître l'impossibilité de son espérance et renoncer au voyage qu'il avait vu pendant deux années comme une récompense et comme un but. Il y avait huit jours à peine qu'il s'était fait à lui-même cet aveu, et les maladroitement paroles de Henri avaient ravivé toute sa douleur.

Il resta long-temps à la fenêtre complètement perdu dans ses rêveries, et ne fut rappelé à lui que par le tintement de l'horloge qui sonnait dix heures. Il remarqua alors que le Luxembourg était silencieux. La brise, qui s'était élevée, apportait jusqu'à lui les senteurs des crangers, et les blanches statues du jardin apparaissaient à travers les arbres mouvants comme une armée de muets fantômes.

Frédéric contempla un instant cette nuit pleine d'étoiles et de parfums, puis repoussa la fenêtre avec un soupir et fit quelques pas dans

l'appartement. Mais le passage subit du ciel lumineux qu'il venait de contempler à l'obscurité de son atelier lui causa une émotion pénible ; il lui sembla qu'il manquait d'air, d'espace, sa chambre lui fit l'effet d'un tombeau ! . . . Il s'assit et regarda autour de lui. Quelques masques de plâtre, accrochés aux murs, se détachaient dans l'ombre, et un mannequin bizarrement drapé dessinait confusément dans un coin une forme humaine. Frédéric se sentit oppressé ; à sa tristesse avait succédé une sorte de vague effroi qui n'était qu'une autre expression de l'abattement de son âme. Son isolement, qui tout à l'heure avait appelé des larmes à ses paupières, lui faisait peur maintenant. Il éprouvait une répugnance craintive à se lever ; son oreille était attentive, et ses yeux, errant autour de lui, semblaient attendre quelque étrange apparition.

Tout à coup un pas léger retentit au dehors ; la porte s'ouvrit brusquement, et une femme s'arrêta sur le seuil. Frédéric s'était levé pâle et troublé ; la femme parut chercher un instant dans l'obscurité, et apercevant enfin le jeune homme à la clarté des étoiles qui glissait sur le mur, elle s'avança droit à lui.

— M. Frédéric Garnier, dit-elle d'une voix haletante.

— C'est moi, madame.

— Vous avez ici une porte qui donne sur le jardin du Luxembourg ? — Au nom de Dieu, ouvrez-la moi.

Frédéric fit un mouvement de surprise.

— Oh ! je vous en conjure, monsieur, reprit-elle, ne me refusez pas ; je vous devrai plus que la vie !

Tout cela était dit avec un accent étranger que Garnier n'avait jamais entendu, mais d'une voix si déchirante qu'il en fut touché. Par un mouvement rapide et instinctif, il courut à la porte qu'on le pria d'ouvrir ; elle était fermée.

— Pardon, madame, dit-il en fouillant à tâtons sur sa table de travail, je cherche la clé.

— Merci, monsieur, oh ! merci ! . . . vous ne la trouvez pas ?

— Sans lumière, je ne puis . . .

— Allumez-en !

Frédéric courut dans la chambre voisine et reparut bientôt un bougeoir à la main. Son premier regard se porta sur l'étrangère ; il demeura immobile et comme ébloui de sa beauté.

— La clé, monsieur, la clé, répéta celle-ci

avec une expression d'irrésistible prière.

Il la trouva enfin parmi ses papiers et courut à la porte pour l'ouvrir ; en ce moment, un coup de feu retentit dans le Luxembourg. La jeune femme jeta un cri et s'appuya au mur.

— Qu'y a-t-il, madame ? demanda Frédéric effrayé . . .

— La porte, monsieur, la porte.

Il l'ouvrit et elle se précipita dans le jardin.

Il la vit traverser l'allée, courir droit à la statue la moins éloignée, se pencher sur quelque chose de sombre, puis tomber. Il s'élança vers elle et la trouva à genoux tenant dans ses mains les mains d'un jeune homme étendu sans mouvement.

— A nom du ciel, qu'est-il arrivé madame ? . . .

— Du secours, monsieur, du secours.

Frédéric se pencha pour l'aider à redresser le corps immobile ; il voulut soulever la tête ; mais à peine l'eut-elle touchée qu'elle poussa un cri horrible ; . . . elle venait de sentir cette tête brisée sous ses doigts !

— Qu'avez-vous ? demanda Garnier.

— Mort ! murmura la jeune femme.

Et, ouvrant les bras, elle se laissa retomber sur le cadavre. Tout cela s'était passé en quelques secondes. Frédéric était hors de lui. La vue de ce sang et de cette femme folle de désespoir, lui donnait le vertige ; il regardait avec épouvante, ne sachant à quoi se décider, lorsqu'un pas régulier se fit entendre au loin, il tourna la tête et aperçut, à la clarté de la lune, deux gardes qui se dirigeaient de son côté. La pensée d'être surpris près de ce cadavre, de se trouver peut-être mêlé à quelque crime, le glaça ; son premier mouvement fut de fuir, puis il eut honte d'abandonner une femme dont le hasard l'avait fait le protecteur. Il l'enleva dans ses bras à demi évanouie, et voulut traverser l'allée ; mais il eut à peine le temps de se jeter derrière le socle de la statue ; les gardes étaient à quelques pas. Il y eût alors pour lui un affreux moment d'attente ; les deux vétérans causaient paisiblement ; le plus jeune s'arrêta pour atteindre les branches de lilas, et Frédéric sentit son front caressé par le feuillage agité.

— Voilà un bouquet pour Louise, dit le soldat en respirant le parfum des fleurs qu'il venait de cueillir.

— Une belle nuit, ajouta son compagnon, il fait bon vivre ici.

Dans ce moment ils tournaient le socle de marbre et leurs pieds heurtèrent le cadavre.

—Qu'est-ce que cela, Pierre ?

Pierre se baisa.

—Dieu me pardonne, c'est un homme assassiné.

—Pas possible.

—Vois plutôt.

—C'est donc le coup de pistolet que nous avons entendu tout à l'heure.

—Peut-être.

—Cours au poste pour avertir, moi, je resterai, dépêche.

L'un des gardes s'éloigna en courant.

Garnier n'osait respirer ne pouvant fuir ; il regrettait de s'être caché, et sentait pourtant qu'il était trop tard pour se montrer. Il entendit bientôt, du côté du palais, des voix et un bruit de pas ; le gardien qui s'était assuré que le cadavre n'avait plus aucun reste de vie, alla au devant de ceux qui arrivaient ; Frédéric comprit qu'il n'avait qu'un moment et qu'une chance de salut. Serrant dans ses bras la jeune femme, il abandonna le piédestal dont l'ombre l'avait jusqu'alors caché, traversa l'allée, atteignit la porte de son atelier, et s'y précipita. Son premier soin, après avoir déposé l'étrangère sur le divan, fut de courir à la fenêtre pour s'assurer qu'il n'avait été ni aperçu ni poursuivi ; mais tout était calme dans le jardin. Il distingua seulement, à travers les arbres et du côté de la statue, des lumières qui s'agitaient. Il se hâta de revenir près de la jeune femme, qui commençait à reprendre ses sens.

L'embarras de Garnier était extrême : il y avait dans tout ce qui venait de se passer un mystère trop incompréhensible pour lui permettre de hasarder aucune parole. Il demeura donc debout, à quelques pas de l'inconnue, gardant le silence et semblant attendre ses ordres. Cependant, comme elle continuait à promener autour d'elle des regards effarés, il lui dit doucement :

—Vous êtes en sûreté, madame.

Elle attacha sur lui des yeux fixes, garda quelque temps le silence, puis se mit à murmurer tout bas des paroles sans suite. Bientôt sa voix devint plus haute ; elle se redressa d'un air égaré en appelant Frantz avec des cris, Frédéric, voulut en vain la calmer ; son délire alla croissant jusqu'à ce que, brisée par tant d'émotions violentes, elle se laissa retomber sans force et presque évanouie. Le jeune peintre saisit ses mains, elles étaient glacées ; il toucha son front et le trouva brûlant. Quelques

gouttes de sang coulaient entre les dents serrées de la jeune femme, et tout son corps était agité d'une convulsion d'agonie.

Une profonde terreur s'empara de Garnier ; tout ce qui venait de se passer lui avait ôté sa présence d'esprit habituelle. Jeté subitement au milieu d'une aventure bizarre, son imagination s'était exaltée, et depuis quelques instants il croyait tout possible, excepté une chose ordinaire. Aussi, la pensée que cette femme allait mourir chez lui et le laisser sous le poids d'un mystère dont on pourrait lui demander compte fut elle la première qui le frappa. De prompts secours pouvaient peut-être la sauver ; mais où en trouver ? Il n'avait pas de voisins, le portier lui-même était absent, et n'avait laissé à la loge que son père, vieillard infirme et idiot ! Tout à coup, le souvenir de Leblanc lui revint ; l'Odéon n'était qu'à quelques pas, et il était sûr de l'y trouver. Il n'y avait point à hésiter ; il jeta encore un coup d'œil à l'étrangère, qui était toujours dans le même état, et courut au théâtre. Il connaissait heureusement la place où Henri avait l'habitude de se tenir ; il arriva jusqu'à lui en escaladant les stalles de l'orchestre, au milieu des injures, le saisit par le bras et le força à le suivre.

—A qui diable en as-tu ? lui demanda Leblanc une fois sorti de la foule.

—Tu le sauras, répondit Garnier, en prenant sa course sans lui lâcher le bras, viens, viens vite.

—Mais où me conduis-tu ?

—Chez moi.

—Est-ce qu'il est arrivé quelque chose ?

—Oui.

—Un accident ?

—Oui.

—Il y a quelqu'un de blessé ?

—Oui.

Ils arrivèrent, toujours courant, au numéro 18 de la rue d'Enfer. Frédéric frappa, la porte s'ouvrit, il s'élança vers la chambre : l'étrangère n'y était plus . . . Il courut à la loge du portier.

—Est-il sorti quelqu'un pendant que j'étais dehors ? demanda-t-il.

—Personne, monsieur.

Il revint éperdu, monta le grand escalier jusqu'au dernier étage, redescendit à son logement, ouvrit les armoires, déranger les meubles, écarta les rideaux : il n'y avait personne.

—Mais, de par tous les diables, que cher-

ches-tu ? s'écria Leblanc, qui l'avait suivi dans toutes ses excursions sans y rien comprendre.

Frédéric se laissa tomber sur le divan sans répondre. La disparition de l'inconnue mettait le dernier sceau aux mystères de cette étrange soirée.

Le lendemain du jour où Frédéric Garnier s'était trouvé le témoin de la scène que nous avons racontée, les journaux annoncèrent que le cadavre d'un jeune homme dont on ne connaissait le pays ni le nom avait été trouvé dans le jardin du Luxembourg. Le jeune peintre espéra en vain de plus amples renseignements. Cette affaire parut bientôt oubliée. Mais elle avait laissé dans l'âme du jeune homme un souvenir profond. Jusqu'alors il avait séparé le monde des livres du monde pratique, et n'avait regardé comme possibles que les faits vulgaires qui se répétaient chaque jour. Ce fut pour lui un nouvel aspect de l'existence, une réapparition de l'extraordinaire dans ce monde qu'il avait cru soumis aux seuls calculs de la nécessité ou de l'habitude. Or, une fois cette porte ouverte, tous les rêves de son imagination prirent leur volée.

Dès qu'il put croire au romanesque, il ne voulut plus songer à rien d'ordinaire ; converti au culte du merveilleux, il y porta toute la ferveur d'un nouveau fidèle, et rappela à lui toutes les chimères, qui l'avaient charmé au collège alors que ses nuits se passaient à lire à la lueur d'une lampe soigneusement cachée. Il lui sembla impossible que l'aventure dans laquelle il avait été acteur en restât là : c'était à ses yeux, le commencement d'un livre qu'il se mit à continuer en imagination, bâtissant dans le vide de longs drames dont il faisait le dénouement heureux ou terrible selon l'humeur du jour. Du reste, cette crise poétique releva son âme abattue ; c'était, après tout, l'espérance qui revenait au logis, déguisée en héroïne de roman. Frédéric reprit avec courage ses travaux, sûr que quelque grand changement se préparait dans sa destinée. L'événement ne tarda pas à justifier ses prévisions.

Un matin, qu'il travaillait avec ardeur à un tableau, Leblanc arriva, accompagné d'un visiteur que Garnier n'avait jamais vu.

— Ne te dérange pas, s'écria le médecin entrant ; c'est devant sa toile qu'il faut voir un peintre. Je te présente M. Vertman, de Munich.

Frédéric, embarrassé, salua.

— Un admirateur enthousiaste de ton talent !

Frédéric, plus embarrassé, salua de nouveau.

— Un amateur dont tu as dû entendre citer la galerie.

Frédéric salua une troisième fois.

Pendant tout ce temps, M. Vertman était demeuré debout et appuyé sur sa canne, dans l'attitude d'un chevalier qui attend une toile. Garnier l'engagea à s'asseoir ; mais l'Allemand jeta les yeux autour de lui et s'arrêta devant deux paysages que Frédéric regardait comme ses deux meilleures peintures. Après les avoir examinés assez longtemps, il se détourna vers le jeune peintre.

— Cela est-il vendu ? . . . demanda-t-il.

— Non, monsieur.

— J'en offre cent louis.

Frédéric leva brusquement la tête.

— Pouvez-vous les donner à ce prix ?

— Sans doute.

Vertman tira son portefeuille.

— Je les ferai prendre aujourd'hui, dit-il, en remettant à Garnier la somme proposée.

Celui-ci regarda Leblanc pour savoir s'il n'était point victime d'une mystification ; mais Leblanc semblait aussi étonné que lui.

— Je voudrais avoir également de vous, reprit l'Allemand, quatre vues de Rome, mais prises sur les lieux. Avez-vous vu l'Italie ?

— Je la verrai sous peu, Monsieur.

Vertman rouvrit son portefeuille.

— Je paierai mille francs chaque tableau, dit-il.

Et il présenta à Garnier deux billets de banque. Garnier voulut refuser.

— Ce sont les arrhes, dit l'Allemand. J'ai toujours eu l'habitude de m'assurer ainsi les œuvres que je commandais.

Le jeune peintre fut obligé de se conformer à cet usage et d'accepter l'argent. Il signa un reçu à M. Vertman qui prit congé de lui presque aussitôt.

A peine fut-il parti, que Frédéric sauta au cou de Leblanc.

— J'irai en Italie ! j'irai en Italie ! Comment ! s'écria-t-il, je pourrai voir les fresques de Raphaël et de Michel-Ange ! . . . Regarde, je suis riche ; j'ai là de quoi attendre, de quoi devenir peintre ! . . .

Il agitait ses billets de banque comme des castagnettes, et dansait autour de son atelier en renversant les tabourets.

— Et dire, ajouta-t-il tout à coup, que le bon-

heur, la gloire, tout enfin peut dépendre de quelques chiffons de papier comme ceux-ci ! Penser qu'avec 4,500 fr. on peut faire un grand homme ! . . . oh ! mes beaux billets de banque, mes protecteurs, mes bons génies, mes dieux ! Et il les embrassait . . . Honnête M. Vertman et moi qui ne pouvais pas souffrir les Allemands ! . . . la première nation du monde pour acheter des tableaux ! . . . Désormais je veux faire ma prière les yeux tournés vers le Rhin, comme les vrais croyants vers la Mecque, je veux apprendre à fumer et à aimer la choucroute ! . . . Mais où diable, Leblanc, as-tu déterré ce vertueux amateur ?

— Mon Dieu, un hasard ! je l'ai rencontré à l'Oléon ; nous avons parlé art, je t'ai cité ; il avait vu des toiles de toi chez les marchands, et il m'a demandé à te voir.

— Merci ; c'est toi qui as ouvert ma porte à une bonne fortune ; tu auras été mon Mercure ! Je veux te peindre en gilet de flanelle, le caducée à la main et les ailes rivées aux talons de tes bottes.

— Tu deviens fou.

— De joie, c'est possible ; quand on n'en a pas l'habitude ! . . . A propos, tu restes avec moi ? Je ne veux pas que ce jour finisse comme un jour ordinaire : nous dînerons chez Véry et je lous une loge à l'Opéra.

— Tu ferais mieux de te faire soigner et de boire de la tisane de laitue.

— Eh ! au nom de Dieu, laisse-moi le temps de cuver ma joie ! tu ne comprends pas que je jouais mon avenir contre le diable, et que je viens de gagner la partie. Aujourd'hui, vois-tu, j'ai foi en moi, je me sens fort, puissant ; le roi de France ne me vient pas au coude. Partons. Je vais acheter une boîte de voyage, un chapeau de paille et un passeport.

Cinq jours après, Frédéric Garnier était sur la route de Marseille, où il allait s'embarquer pour l'Italie ; sa folle joie s'était calmée ; il en avait pris possession, et un sentiment de bonheur grave l'avait remplacé. Près de voir les chefs-d'œuvre dont la pensée avait occupé si longtemps ses rêves d'artiste, il éprouvait une sorte de sentiment inquiet comparable à celui de la jeune fille qui marche vers l'autel où l'attend son fiancé. Aussi lorsqu'on lui montra Gènes, sortant des brumes du matin, ne put-il retenir un cri : l'Italie était enfin devant lui ! Il visita successivement Florence, Pise, Naples, Venise et Rome, retrouvant partout, dans les musées,

dans les églises, dans la campagne, dans l'air, les sublimes traditions de l'art. Les premiers mois de son voyage furent consacrés à l'admiration ; mais bientôt le besoin d'imiter le suist au milieu des œuvres de choix et de cette nature d'élite ; il se mit à peindre et s'aperçut de l'influence que l'aspect du beau avait déjà exercée sur lui. Son œil était devenu plus intelligent, sa main plus ferme ; je ne sais quelle incarnation de tout ce qui l'entourait l'avait pénétré à son insu ; il acheva en trois mois un tableau plus important que tous ceux qu'il avait essayés jusqu'alors, et l'expédia en France pour l'exposition qui allait s'ouvrir. Bien qu'il sentit vivement tout ce qui manquait à son œuvre, il espérait qu'elle serait remarquée et lui vaudrait quelques encouragements. Il attendit donc avec une fiévreuse impatience l'ouverture de cette espèce de concours où le public était appelé à juger. Il reçut enfin de Leblanc la lettre suivante :

« Voilà huit jours que les galeries sont ouvertes ; mais avant de t'écrire, j'ai voulu savoir ce que le public déciderait de ton œuvre. Sois heureux, frère, le public t'a compris ; le génie a forcé l'ignorance elle-même à l'admiration. Frère, bénie soit la mère qui t'a donné le jour, car la patrie lui devra une de ses gloires, et son fils sera grand parmi les hommes. Déjà une acclamation unanime s'élève sur ton passage : monte au capitole, triomphateur, sans t'occuper des injures que quelques soldats ivres chantent à la suite de ton char. Adieu, te voilà victorieux et tout puissant ; mais n'oublie point, César, que le premier j'ai su découvrir l'aurole autour de ton front !

HENRI LEBLANC.

« *Post-scriptum.* N'oublie pas de m'expédier, de Livourne, les cordes de violon et la pâte de macaroni que je t'ai demandées. »

Sauf le *post-scriptum*, qui était fort clair, Frédéric n'eut pas grand'chose à ce que lui écrivait son romantique ami. Il s'aperçut seulement, à la ponctuation étrange de sa lettre, divisée en versets comme une épître aux Corinthiens, que Leblanc venait de lire le *Dernier jour d'un Condamné*, et donnait pour le moment dans le dithyrambe. Par bonheur, quelques autres lettres d'un style moins élevé et les journaux qu'il reçut lui confirmèrent le succès métophoriquement annoncé par Henri : il apprit que son tableau l'avait placé, d'un seul coup, côté des maîtres les plus illustres et avait suffi

pour rendre son nom populaire. Le prix élevé qui lui fut proposé et les demandes qui lui arrivèrent de toutes parts achevèrent de le persuader.

Frédéric ne se sentit point étourdi mais fortifié d'un succès aussi subit. Les âmes bien faites savent tout supporter, même la prospérité. Il comprit que sa célébrité précoce n'ajoutait rien à son talent et lui imposait de nouveaux devoirs ; il se promit, en conséquence, de se montrer d'autant plus sévère envers lui-même que le public serait plus indulgent, et de faire en sorte de mériter toujours plus qu'il ne lui serait accordé. Mais il ne se laissa point aveugler par l'orgueil ; il acquit une juste confiance en lui-même et s'avoua sa force, qu'il avait jusqu'alors discutée.

Après avoir achevé d'étudier l'Italie, il résolut de revenir en France, où l'appelaient sa réputation nouvelle et des travaux importants qu'il avait acceptés. Il remonta donc jusqu'à Milan et entra en Suisse pour gagner le Rhin vers Bâle, puis Paris. Il s'attendait à de sublimes spectacles, à de puissantes et douces émotions ; il espérait trouver dans ces nids d'aigles de vrais descendants de Guillaume Tell... Il ne vit que de petits peuples sur des grandes montagnes, et la sublime opulence de la création faisant honte à l'avaricieuse rapacité des hommes ! La Suisse qu'il avait espérée n'existait plus, celle qu'il parcourut n'était qu'un panorama magique où l'on payait tout depuis le fromage des chalets jusqu'aux avalanches des montagnes, depuis la bonne mine de la fille d'auberge jusqu'au point de vue de la cascade. Partout il lui sembla contempler de gigantesques décorations peintes par quelque Titan, élève de Daguerre, pour l'amusement des touristes. A peine s'il put rencontrer de loin en loin quelque ravine oubliée sous les pins, quelque mer de glace hors de la route des voiturins, quelques lacs encadrés de pitons bleuâtres, au bord desquels il lui fût permis de s'asseoir et de prendre haleine sans craindre l'arrivée d'un Anglais en blouse grise ; car depuis quinze ans les Anglais se sont abattus sur la Suisse comme les sauterelles sur les plaines des Pharaons, avec cette différence pourtant que les sauterelles dévoreraient l'Egypte, et que c'est la Suisse qui dévore les Anglais ; vous les couvrez depuis Sion jusqu'à Berne. Partout où vous apercevez quelqu'un qui mange, consultez un *Guide du voyageur*, vous pouvez chanter le *God save the queen* avec l'assurance d'être compris.

Frédéric Garnier arriva donc à Bâle, un mois après son départ de Milan, ayant vu plus d'Anglais que de glaciers, fatigué de favoris blonds et de voiles verts, et prêt à chanter avec les jeunes premiers de M. Scribe.

Je suis Français, mon pays avant tout.

Au moment de son arrivée il y avait grande foule à Bâle pour les élections ; les étrangers affluaient d'Alsace et d'Allemagne, si bien que toutes les auberges étaient pleines. Frédéric sollicita vainement de dix hôteliers une de ces couchettes de plumes ornées de deux serviettes auxquelles on donne le nom de lit en Suisse ; il fut partout repoussé, il ne lui restait plus à visiter que *les Trois Rois*, hôtel en renom où il avait moins de chances que partout ailleurs de trouver un gîte ; aussi ne prit-il point la peine de descendre de son voiturin, il se contenta de l'arrêter devant la porte, et selon l'usage suisse, l'hôtelier accourut.

— Un lit ? demanda Garnier.

— Je n'en ai plus, Monsieur.

Au diable les auberges et l'élection ! Alors je dîne, et je continue jusqu'à Saint-Louis.

— Vous allez être servi.

Frédéric se prépara à descendre du voiturin ; ses yeux, en se levant, tombèrent sur un voyageur debout à la porte de l'hôtel, et qui causait avec une femme voilée ; c'était M. Vertman. Il laissa échapper une exclamation de surprise et fit un geste ; mais au même instant la femme voilée rentra vivement en entraînant son interlocuteur. Frédéric se hâta de régler avec le cocher et entra dans la salle des voyageurs pour les rejoindre. Il y avait beaucoup de monde. Il chercha quelque temps inutilement ; enfin il rencontra l'hôtelier et lui demanda M. Vertman.

— Il est parti, monsieur.

— Parti ?

— Il y a quelques minutes à peine.

— Et où va-il ?

— A Baden.

— Il était ici depuis longtemps ?

— Depuis deux jours seulement. J'ignorais qu'il dût quitter Bâle aujourd'hui.

— Alors vous pouvez disooser de la chambre qu'il occupait ?

— Je viens de la donner ; mais celle de sa nièce est à la disposition de monsieur.

— Je l'arrête.

Après avoir admiré le Rhin, visité la cathédrale et la bibliothèque, Frédéric fatigué se

fit indiquer sa chambre et y monta. Elle était encore dans le désordre où l'avait laissée celle qui l'occupait quelques heures auparavant et tout y prouvait la précipitation d'un départ inattendu : des papiers déchirés étaient épars sur le parquet ; une ceinture avait été oubliée sur un fauteuil, et un livre y était encore ouvert. C'était la *Valérie* de madame de Krudner.

Après avoir parcouru quelques pages de ce dangereux chef-d'œuvre, le jeune peintre revint vers la cheminée où il avait vu briller un médaillon. A peine y eut-il jeté les yeux qu'il poussa un léger cri. Il venait de reconnaître le portrait de l'inconnue du Luxembourg. Il se rappela alors la femme qu'il avait vaguement entrevue causant avec Vertman, et il ne douta point que ce ne fût elle. Elle l'avait sans doute aperçu, et son départ subit n'avait eu d'autre but que de l'éviter. Mais comment se trouvait-elle la nièce de ce même M. Vertman qui avait fourni au jeune peintre les moyens de faire un voyage d'Italie ? C'était donc elle qui l'avait envoyé ? L'Allemand n'était-il venu qu'à son instigation, et cet achat de tableaux n'avait-il été qu'un détour adroit pour forcer Frédéric à accepter un bienfait, ou n'était-ce pas plutôt un moyen détourné pour l'éloigner de France ?...

Garnier se perdait en conjectures ; mais, quel qu'eût été le motif de l'étrangère, il eût voulu à tout prix sonder cet incompréhensible mystère, et la rencontre fortuite qu'il venait de faire à Bâle avait ravivé toutes ses curiosités.

Bien des fois, en lisant la vie des maîtres, il avait envié leurs existences aventureuses. Il lui sembla qu'il dépendait de lui de laisser aussi à ses biographes futurs l'occasion de quelque romanesque histoire. Il se trouvait d'ailleurs dans une de ces veines d'audace que donne la réussite ; il pensa qu'il touchait peut-être à la découverte de quelque étrange secret ; il se rappela la beauté de l'inconnue, réfléchit qu'il pouvait encore, sans inconvénient, retarder de deux mois son retour à Paris, et résolut enfin de partir dès le lendemain pour Baden, à la recherche de M. Vertman et de sa nièce. Mais, lorsqu'il y arriva, tous deux étaient déjà repartis pour Vienne. Frédéric balança un instant à poursuivre ; mais ce qu'il venait de voir de l'Allemagne le ravissait. Il avait du temps, de l'argent ; il continua sa route, toujours précédé par l'oncle et la nièce, dont il ne perdit les traces qu'en entrant dans la capitale de

l'Autriche.

Vienne est le Paris de l'Allemagne. La vie y est facile, le peuple gai et les plaisirs nombreux. Garnier n'était pas tellement occupé de son inconnue qu'il oubliât tout le reste ; il visita les monuments et les musées dans le plus grand détail. Un soir, en entrant au théâtre, il entendit parler français et se retourna : c'était Henri Leblanc.

Le médecin et le peintre s'embrassèrent comme deux compatriotes qui se rencontrent à l'étranger.

— Je te croyais à Rome, dit Leblanc.

— Et moi, je te croyais à Paris.

— Que diable es-tu venu faire ici ?

— Me préparer une clientèle.

— Comment ! tu voyages en Allemagne pour te faire une clientèle à Paris ?

— Cela n'est pas plus étonnant que de retourner de Rome en France, en passant par Vienne.

— Tu te moques de moi !

— Nullement. On parle beaucoup depuis quelque temps d'un docteur allemand qui a trouvé le moyen de guérir par les infiniment petits.

— Je comprends, tu es venu étudier son système.

— Du tout, je suis venu pour voir les musées de Munich, de Vienne et de Berlin ; mais à mon retour à Paris je me fais médecin homœopathe. On saura que j'arrive d'Allemagne ; on pensera que j'ai étudié la doctrine sur les lieux, et ma fortune est faite.

— C'est-à-dire que tu tromperas ce pauvre public.

— Des épiciers ! murmura Leblanc en haussant les épaules avec un superbe dédain. Mais où loges-tu ? (Garnier lui donna son adresse.) J'irai te voir. Je veux te présenter dans les salons que je fréquente. J'avais des lettres d'introduction pour tout le monde ; on m'a reçu à bras ouverts, et depuis quinze jours, je passe toutes mes soirées à manger des tartines de jambon, dans les meilleures sociétés de Vienne.

Garnier accepta l'offre de son ami, espérant obtenir des personnes qu'il verrait quelques renseignements sur M. Vertman et sa nièce.

Pour faciliter cette recherche, il pensa à copier en grand la miniature que le hasard avait mis en sa possession, espérant faire plus facilement reconnaître celle qu'il cherchait. Il acheva ce travail, lorsque Leblanc entra.

— Ah ! ah ! dit-il, on sait donc déjà ton arrivée ?

— Pourquoi cela ?

— Puisque tu fais des portraits !

— Je connais cette dame.

— Toi ! s'écria Frédéric.

— Moi-même.

— Et sais-tu son nom ?

— On me l'a dit, mais c'est un de ces sobriquets barbares impossible à retenir. Je l'ai vue plusieurs fois chez la duchesse de Remberg, avec son mari.

— Elle est mariée ?

— Eh oui ! avec un Hongrois à moustaches, qui ne ressemble pas mal à un chat-tigre empaillé . . . Tout le monde en a peur, y compris sa femme, qui l'a, dit-on, épousé de force.

— Comment cela ?

— Oh ! il y a toute une histoire . . . Il paraît que c'était une fille d'un pasteur de campagne. Le Hongrois en est tombé amoureux, et comme elle était promise à un autre, il a fait condamner le fiancé pour braconnage, puis il a épousé à sa place.

— Et on reçoit ce misérable !

— Comment donc ! . . . c'est un seigneur riche et fort bien en cour . . . Il a été chargé de plusieurs missions secrètes.

Frédéric n'en demanda pas davantage, de peur d'éveiller les soupçons d'Henri, dont il connaissait l'indiscrétion. Il le pria seulement de le présenter chez la duchesse de Remberg. Mais le soir même, comme ils s'y rendaient ensemble, en passant par la rue de Leopoldstadt, Leblanc lui montra un équipage qui venait de s'arrêter devant un hôtel somptueux.

— Tiens, dit-il, voilà le mari de ton beau monde qui rentre chez lui.

Garnier se détourna vivement et aperçut un homme d'une taille élevée qui descendait de voiture ; mais il était seul.

Le lendemain, Garnier habitait la rue Leopoldstadt, et des croisées de sa chambre élevée il pouvait apercevoir ce qui se passait dans l'hôtel qu'Henri lui avait désigné la veille. Quelques adroites questions faites à son hôtesse lui confirmèrent le récit de Leblanc, et il résolut de ne rien négliger pour savoir s'il avait réellement retrouvé son inconnue, et pour découvrir enfin le mot de cette énigme.

Parmi les fenêtres de l'hôtel donnant sur la rue, il en avait remarqué deux dont les stores étaient constamment baissés. Il pensa que c'

devait être la chambre de la jeune femme. Deux jours s'écoulèrent sans qu'il pût vérifier sa supposition ; enfin, le troisième jour, une des fenêtres s'ouvrit, et le seigneur hongrois vint s'accouder à la balustrade.

Les derniers rayons du soleil couchant jouaient dans les rideaux et jetaient jusqu'au fond de l'appartement une lueur mourante. Frédéric crut y apercevoir une femme vêtue de blanc, étendue sur un canapé ; mais elle était trop loin et trop peu éclairée pour qu'il pût la reconnaître. Le Hongrois demeura assez longtemps seul au balcon, et la nuit commençait à venir, lorsque tout à coup, il se retourna, et à ses mouvements, Frédéric devina qu'il parlait. Alors l'ombre blanche et confuse que le jeune peintre avait distinguée au fond de l'appartement parut s'agiter ; elle se leva avec effort, et s'avança lentement vers la fenêtre.

Frédéric avait soulevé le rideau derrière lequel jusqu'alors il s'était tenu caché ; la tête en avant, l'œil fixe, et retenant son haleine, il attendait que cette forme fût devenue plus distincte. La jeune femme, qui s'était avancée le front baissé, releva tout à coup la tête ; ses yeux rencontrèrent ceux de Garnier ! . . . Le jeune homme voulut se retirer ; mais, avant qu'il se fût replié en arrière, il la vit étendre les mains et l'entendit pousser un cri. Il demeura quelques instants immobile, n'osant relever le rideau qu'il avait laissé retomber devant lui ; mais bientôt retentit le bruit d'une fenêtre qui se refermait avec violence ; il avança la tête . . . Le Hongrois et l'inconnue avaient disparu, et les stores étaient baissés de nouveau.

Le soir même, son hôtesse lui apprit qu'on était venu demander des renseignements à son sujet ; qu'on s'était informé de son nom, de son pays, de ses habitudes et du motif de son séjour à Vienne. Frédéric devina sans peine la cause de toutes ces questions : on l'avait reconnu ! Il comprit tout ce qu'il avait à craindre dans un pays étranger où il se trouvait sans protection et en possession d'un secret que certaines gens pouvaient vouloir étouffer à tout prix ; il résolut en conséquence d'agir avec la plus grande circonspection.

Quelques jours s'écoulèrent sans événements ; les fenêtres de l'hôtel hongrois ne s'étaient point rouvertes et Garnier commençait à craindre que l'inconnue ne fût partie. Un soir, Leblanc arriva avec deux billets pour l'Opéra.

— Hâtons-nous, lui dit-il, c'est une pièce

nouvelle, il y aura foule aujourd'hui.

Ils eurent en effet beaucoup de peine à se placer. Après une assez longue attente, le rideau se leva. Frédéric reconut, dès les premières scènes, un opéra français dont il avait vu les premières représentations à son départ de Paris. Déjà les deux premiers actes avaient été joués et le rideau allait se lever pour la troisième fois ; lorsque Garnier sentit un papier se glisser sous ses doigts, une main furtive disparut au même instant dans la loge voisine, et, avant qu'il eût songé à ce qu'il devait faire, il entendit la porte de cette loge se refermer. Le billet ne contenait que ces mots tracés au crayon :

« Jeudi, trouvez-vous au bal masqué de la duchesse de Remberg, en costume albanais ; si l'on vous demande ce que vous cherchez, vous répondrez : Que sais-je ? »

L'écriture du billet était d'une main de femme, et Frédéric ne douta pas un instant qu'il ne vint de son inconnue. Leblanc l'avait justement présenté la veille à la duchesse de Remberg, et celle-ci l'avait invité à la fête qu'elle donnait ; rien ne s'opposait donc à ce qu'il s'y trouvât ; il résolut de se rendre au bal et de tout essayer pour pénétrer le mystère qui le préoccupait depuis si longtemps. Le jour venu, il revêtit le vêtement indiqué et se présenta chez la duchesse. Son empressement lui avait fait devancer l'heure ordinaire. Il y avait encore peu de monde dans les salons.

Après avoir examiné tout les invités déjà venus, Frédéric se plaça près de la porte pour voir entrer ceux qui arrivaient, espérant qu'un hasard pourrait lui faire reconnaître la femme qu'il attendait ; mais la foule le força bientôt à quitter cette place ; repoussé peu à peu vers le haut des salons, il renonça à une recherche impossible, et se décida à attendre.

Cependant la nuit s'avancait ; les danses avaient été déjà plusieurs fois interrompues et reprises, l'orchestre venait de se taire de nouveau et les invités se portaient vers la salle du banquet que l'on venait d'ouvrir. Fatigué de la lumière et du bruit, Garnier laissa passer les flots riants des danseurs ; il aperçut une porte entrouverte, la poussa doucement et se trouva dans une petite bibliothèque à peine éclairée. Il se laissa tomber sur un canapé en poussant un soupir de lassitude et d'ennui ; il y était à peine depuis un instant, lorsqu'un pas léger se fit entendre. Il se retourna, une femme en riche costume es-

pagnol était debout derrière lui.

— Que cherchez-vous, lui demanda-t-elle à voix basse ?

— Que sais-je ?

Elle fit un mouvement et regarda de tous côtés.

— Plus bas ; monsieur ; murmura-t-elle.

— Nous sommes seuls, madame.

Elle s'approcha davantage.

— Qu'êtes-vous venu faire à Vienne, monsieur ?

— Vous chercher.

La jeune femme recula.

— Me chercher ! et pourquoi ?

— Pour la seconde fois, je vous dirai : « Que

sais-je, madame ? Totre apparition a été un événement si extraordinaire dans ma vie qu'en retrouvant vos traces j'ai été saisi d'une inquiétude curieuse, et qu'à tout prix j'ai voulu vous revoir.

— Qu'avez-vous à me demander ?

— Tout, madame, car je n'ai rien deviné au drame dont vous m'avez fait le témoin et presque l'acteur. Je ne sais ce que je dois croire, et ce secret me pèse comme un remords. Ah ! vous avez l'âme trop ferme, madame, pour ne pas comprendre que mon impatience de connaître est autre chose qu'une vaine curiosité. C'est je ne sais quel espoir romanesque d'aider à quelque grande réparation, de vous être utile !... C'est le besoin de vous parler de ce que vous avez fait pour moi ; car, je le sais maintenant, ce M. Vertman, qui m'a rendu subitement assez riche pour que je puisse visiter l'Italie, était envoyé par vous ; ce que j'avais cru un hasard heureux n'était qu'un bienfait caché ; mais ce bienfait, madame, je dois savoir à quel titre il m'a été accordé et quelle obligation il m'impose. De quoi cet argent était-il le prix, dans votre pensée ? payait-il mon silence ou un service rendu ?

— L'un et l'autre, monsieur.

— Alors je le refuse, madame, s'écria Frédéric vivement : Je ne vends ni mes services ni ma discrétion.

— Par grâce, écoutez-moi, monsieur.

Vous êtes venu ici, dites-vous, possédé par une noble curiosité ; vous voulez me servir ; eh bien, monsieur, qu'il vous suffise de savoir que tout ce qui s'est passé est irréparable, que le malheur en pèse sur moi seule désormais, et que votre présence peut me perdre. Je suis une esclave haïnée dans l'antre d'une bête féroce qui, à

la moindre colère, me tuera... Le secret que vous me demandez me coûterait la vie, monsieur, s'il était connu... Oh ! je vous en conjure, quittez Vienne, retournez en France... Vous ne savez pas quel danger vous courez ici... Aous avez déjà excité la jalousie du comte. On vous surveille, on vous suit. Il a fallu le hasard et le tumulte de cette fête pour que je pusse vous parler. Il me cherche peut-être déjà.

En prononçant ces mots, la jeune femme regarda autour d'elle avec inquiétude. Tout à coup ses yeux s'arrêtèrent vers le fond du cabinet ; elle recula, en faisant un geste d'épouvante, Frédéric, qui avait suivi son mouvement aperçut dans une glace le reflet d'une tête penchée à la porte entr'ouverte. Il se leva avec une exclamation de surprise et fit un pas vers cette porte ; mais elle s'ouvrit brusquement, et un homme en costume d'Arménien parut debout sur le seuil.

—Je vous dérange, dit-il d'une voix sombre.

A cet accent, l'étrangère recula chancelante et éperdue.

—Que voulez-vous, monsieur ? et qui vous a permis de nous écouter ? demanda Frédéric.

Sans lui répondre, l'Arménien voulut s'avancer vers la jeune femme ; mais Garnier lui barra le passage : les deux hommes se regardèrent un instant en silence, dans une attitude de provocation et de haine. Enfin, tout à coup l'Arménien arracha son masque et montra au jeune homme la figure sauvage du seigneur hongrois.

—Me reconnaissez-vous ? demanda-t-il d'une voix terrible.

—Je n'ai point l'art de lire les noms sur les visages, répondit Frédéric froidement.

—Votre compagne sera plus habile.

—Arrière, monsieur,

—Bas ces masques !

—Arrière ! vous dis-je.

Le Hongrois porta la main à son poignard, et Garnier à son yatagan. mais dans ce moment la musique se fit entendre ; la foule venait de rentrer dans les salons, et une troupe de masques se dréépita dans la bibliothèque en riant. Frédéric profita de ce moment de tumulte pour ménager à la comtesse les moyens du s'échapper, et lorsqu'il se retourna pour chercher l'Arménien, il ne le retrouva plus.

Le lendemain, il était seul dans sa chambre, occupé à ranger dans une malle quelques effets

de voyage, quand le seigneur hongrois entra brusquement. A sa vue, Frédéric tressaillit ; l'étranger s'avança vers lui et demanda M. Frédéric Garnier.

—C'est moi, monsieur.

—Lisez.

Garnier, étonné, prit la lettre qui lui était présentée et reconnut au premier coup d'œil, l'écriture du billet qu'il avait déjà reçu ; il l'ouvrit et lut :

« Nous n'avons échappé que par miracle au comte ; une seconde entrevue nous perdrait. Si je vous ai jamais inspiré quelque intérêt, partez scr-le-champ : peut-être pourrai-je répondre aux questions que vous m'avez adressées, mais il faudrait pour cela du temps et de la liberté. Partez donc sans rien attendre, sans me rien demander ; tâchez d'oublier une nuit dont je voudrais effacer le souvenir avec tout mon sang.

MARGUERITE. »

—Vous avez lu ? demanda le comte à Garnier.

—Oui, monsieur.

—Quelles sont vos armes ?

—Je ne vous comprends pas, monsieur.

Le Hongrois leva les yeux sur Frédéric avec un étonnement farouche.

—N'avez-vous point lu l'adresse de cette lettre, monsieur ?

—C'est la mienne.

—Et qui l'a écrite ?

—Je l'ignore.

—Allons, Monsieur, la feinte est inutile, s'écria le comte en frappant du pied... me croyez-vous donc aveugle et sourd ?... Je n'ai jamais laissé d'injure impunie ; il faut qu'un de nous meure, vous le savez. N'espérez point m'échapper cette fois ; nous ne sommes plus chez madame de Remberg, quelque temps qu'il vous faille pour retrouver votre courage, j'attendrai, car je ne veux sortir d'ici que pour recevoir satisfaction.

A ces mots, le comte s'assit, comme s'il eût voulu mieux témoigner de sa résolution ; mais en s'appuyant sur le marbre de la cheminée sa main rencontra le médaillon trouvé à Bâle par Frédéric ; il le prit avec distraction, le retourna et reconnut le portrait de la comtesse. Il se releva avec un cri de rage.

—Monsieur, dit-il à Garnier, les dents serrées, je vais chercher des armes ; dans une heure je serai ici, et si vous refusez de vous battre... je vous tuera.

Frédéric, resté seul, s'assit pensif. Ce qui s'était passé depuis quelques jours avait fait succéder à sa curiosité première une sorte de repentir. En cherchant à pénétrer le mystère qui se rattachait à la comtesse, il avait obéi à la fois à un caprice poétique et à une vanité romanesque de jeune homme. Il avait rêvé tout un drame, dans lequel il avait eu soin de se donner le plus beau rôle, et dont les péripéties étaient disposés d'avance à son avantage ; mais il vit bientôt que, dans son enthousiasme, il n'avait tenu compte ni des difficultés, ni des ennuis, et il commença à comprendre que les grandes aventures étaient plus distrayantes dans les livres que dans la réalité. La scène qui avait eu lieu la veille chez madame de Rombérg, et dans laquelle la jalousie sauvage du Hongrois s'était révélée, l'avait déjà fait réfléchir, et il était bien résolu à la prudence, lorsque la provocation du comte était venue tout déranger. Il pouvait détruire sans doute l'erreur qui avait amené cette provocation, mais pour cela il fallait tout raconter, livrer un secret duquel dépendaient l'honneur, la vie d'une femme, et ce moyen de salut lui répugnait comme une lâcheté. D'ailleurs, quelle preuve donner à l'appui de ses paroles ? Le comte ne pouvait-il pas refuser de croire, ou même d'écouter ? Était-il même bien sûr qu'il ignorât la vérité et que sa jalousie ne fût pas un prétexte et qu'il ne songeât pas à frapper un témoin sous l'apparence d'un rival ?

Frédéric ne savait à laquelle de ces suppositions s'arrêter ; cependant, à tout événement, il écrivit à Leblanc une lettre dans laquelle il racontait succinctement ce qui s'était passé, et lui exprimait ses dernières volontés dans le cas où il succomberait. Lorsqu'il eut achevé, il relut sa lettre lentement et il se sentit pénétré d'une profonde tristesse. Cet adieu à la vie, pourquoi ne l'avait-il point écrit une année auparavant, lorsqu'il était encore pauvre et inconnu ? Alors, rien ne l'attachait à la terre ; mourir n'eût été pour lui que fermer les yeux et ne plus souffrir ; mais non, la fortune avait voulu lui montrer tout ce que l'existence a de doux ; elle l'avait fait riche, heureux, admiré ; puis, maintenant, au milieu de la joie de son triomphe, elle étendait la main pour le frapper, comme si le bonheur qu'elle lui avait d'abord donné n'avait eu pour but que de lui faire mieux sentir l'amertume de mourir. Cette pensée fit venir une larme aux paupières du jeune homme, mais il maîtrisa

son émotion et plia la lettre. Comme il achevait, le comte entra : il portait à la main deux pistolets de combat.

— Je suis à vous dit Frédéric.

Le comte déposa ses armes sur la cheminée, Garnier cacheta la lettre destinée à Leblanc, mit l'adresse et se leva. Avant de sortir :

— Monsieur, dit-il, encore un mot, ce sera le dernier. Je jure sur l'honneur que je n'ai jamais aimé la comtesse, que je ne l'ai vue que deux fois, que j'ignore même son nom, que ce portrait dans lequel vous avez vu un gage d'amour a été trouvé par moi à Bâle, où il avait été oublié.

— Mensonge ! mensonge ! . . . Et la lettre ?

— La lettre . . . celle qui l'a écrite a seule le pouvoir et le droit de l'expliquer, monsieur,

— Et elle le fera, dit une voix calme.

Frédéric et le Hongrois se retournèrent en même temps. La comtesse était debout à la porte, qui venait de s'ouvrir.

— Marguerite, s'écria le comte, que venez-vous faire ici ?

— Vous empêcher de commettre un crime.

— Sortez ! sortez !

— Je ne sortirai qu'avec vous, M. le comte.

— Ah ! vous avez peur pour votre amant !

Elle jeta au Hongrois un long regard de mépris et de colère.

— Mon amant, dit-elle, d'une voix tremblante, vous savez bien qu'il n'est point ici, M. le comte . . .

— Mais cette lettre, . . . cette lettre, madame ?

— Avez-vous oublié, M. le comte, un jeune homme auquel j'étais promise et que vous avez fait lâchement jeter dans les prisons pour m'arracher à lui ?

— Il ne s'agit point de Frantz, Madame.

— Vous vous trompez ; car celui-là, je l'aimais avant de devenir votre femme par violence, et après je l'aimai encore davantage. Vous l'aviez fait condamner comme un criminel avant de me conduire en France, et cependant il parvint à m'y rejoindre.

— Lui ! . . . c'est impossible ! . . .

— Vous étiez absent, monsieur le comte, occupé d'intrigues politiques à Londres, je pus le recevoir sans crainte . . .

Le comte étendit la main vers ses pistolets.

— Pas encore, monsieur, dit la jeune femme avec un rire amer, . . . il faut que vous sachiez tout . . . Frantz était à Paris depuis deux mois quand vous m'annonçâtes votre retour. Il me

proposa alors de fuir avec lui . . . Mais j'avais encore mon enfant . . . J'étais sûre d'ailleurs que nous ne pourrions échapper à votre poursuite, que cet enlèvement coûterait la vie à Frantz, . . . je voulais le sauver! . . . Malheureuse! . . . je refusai . . . Je reçus alors une lettre de Frantz qui m'écrivait :

« Ce soir, je serai sous vos fenêtres pour vous attendre ou pour mourir. »

J'étais à la campagne, j'arrivai à Paris éperdue ? le Luxembourg venait de se fermer. Je courus chez monsieur qui demeurait au dessous de notre appartement; il m'ouvrit une porte donnant sur le jardin, et quand j'arrivai, . . . Frantz était mort, monsieur.

La j'une femme cacha son visage dans ses deux mains.

— Vous comprenez maintenant, reprit-elle après un long silence, pourquoi la présence de monsieur me troubla la première fois que je l'aperçus; pourquoi j'ai voulu le voir et lui écrire pour l'éloigner.

Le comte avait tout écouté dans un calme terrible, un pistolet de chaque main, l'œil fixe et les lèvres serrées. Il s'avança enfin vers Garnier, qui était demeuré muet et épouvanté.

— Vous quitterez Vienne demain, monsieur, dit-il d'un accent bref.

Le jeune homme fit un mouvement, mais la comtesse lui jeta un regard suppliant.

— Je partirai, monsieur, dit-il froidement.

Alors le comte saisit le bras de la jeune femme, qui frissonna sous cette étreinte, et tous deux disparurent.

Un mois après, Frédéric Garnier rencontra à Paris Leblanc, qui arrivait de Vienne. Les deux amis causèrent quelque temps.

— A propos, dit tout à coup Henri; je sais le nom de ta Hongroise; c'est la comtesse Marguerite de Cleswolter.

— Comment l'as-tu appris ?

— Je l'ai vu sur ses billets d'enterrement.

— Que dis-tu, s'écria Frédéric épouvanté; la comtesse . . .

— Est morte le lendemain de ton départ!

EMILE SOUVESTRE.

FAUT-IL LE DIRE! . . .

LITTÉRATURE CANADIENNE.

(Pour le Ménéstrel.)

Je ne vous aime pas . . . ce mot est-il une

éloction humaine? Il fait horreur à la mère, le fils l'ignore, il souille la bouche de tout homme. Son origine ne peut du être due qu'à l'âme bronzée de méfaits et nourrie dans la haine de son être et de ses semblables. Cain le prononça le premier. Les siècles, en peuplant le globe, ont depuis disséminé les vertus et multiplié les vices. Les amis se sont séparés en disant dans leur cœur: "Je ne t'aime plus." Mais ce mot qui veut dire: "Je te voue à ma haine, je te perce le cœur," devait-il jamais souiller la bouche d'une femme? . . .

— Je voyais Québec pour la première fois. Ses rues montueuses, coupées sur tous les sens, multipliées à l'infini m'avaient enfin égare jusqu'à la deuxième heure de la nuit. Depuis trois heures je recevais une calotte d'un liquide glacial qui m'avait forcé de faire visite à plus de mille porches hospitaliers. Pas une âme pour affronter cette guerre céleste ou plutôt infernale. Enfin, à la jonction de quatre rues, je vois venir un homme qui semblait entièrement étranger à la tempête qui me foudroyait. Rien ne le garantissait néanmoins du souet de l'orage. Une petite blouse ouverte à tous les vents laissait voir une chemise d'une toile fine et mouillée comme sortant du lavage. Une légère casquette placée sans soin sur l'oreille droite, donnait à cet homme un certain ton d'indifférence que rendait encore plus complet son pas lent et mesuré sur un petit air martial qu'il sifflottait tant bien que mal. C'était, je me le rappelle, la retraite de Moscou qui lui faisait ainsi oublier le roulement monotone de la foudre qui exerçait au loin ses ravages. J'étais aussi curieux de le voir de près qu'anxieux des renseignements que j'en pouvais obtenir. J'étais sous un reverbère; je l'y attendis. Il arriva sur moi, toujours sifflottant et les mains dans ses poches. Il jeta la vue sur moi sans dévier de son flegme stoïque. C'était un jeune homme d'une trentaine d'années. Son regard était sec et vif comme l'éclair.

— Pardonnez-moi, lui-dis-je en l'approchant, si je prends la liberté d'interrompre votre musique et de . . .

— Ma musique . . . est-ce que la nuit est musicienne? moi je suis la nuit en personne. Le corbeau chante le malheur, moi je le fais.

C'est un fou dis-je en moi-même; sinon un de ces excentriques qui vivent de bizarreries et meurent cependant comme les autres . . . sans rire.

—Je voulais dire autre chose continua-t-il ; par exemple, que nous n'irions pas loin sans avoir du mauvais temps.

—Je suis de votre opinion, et c'est dans la crainte d'en être pris que je vous prie de m'enseigner ma route pour l'hôtel

Le tonnerre tombant à dix pas de nous acheva ma phrase. Il n'avait pas entendu prononcé le nom de l'hôtel ; il reprit néanmoins, sans faire attention au fracas qui venait de me terrifier :

—C'est mon chemin, suivez, suivez moi.

Je le suis machinalement. Le coup de foudre m'avait tellement distrait que je commençais à prendre un peu du ton de mon conducteur. La conversation en était restée aux mots : "suivez-moi." Arrivés à la rue Saint . . . mon compagnon s'arrêta et me dit :

—Bonne nuit, monsieur, c'est ici chez nous.

—Arrêtez donc, lui dis-je.

—Quoi donc de plus ! ne m'avez-vous pas dit que vous cherchiez l'hôtel ? S'il faut maintenant vous conduire au lit, je n'y suis plus.

C'était en effet ce que je cherchais depuis plus de trois heures. Cet homme était-il sorcier, était-il fou ? Enfin la nuit était assez avancée pour être perdue, je voulus le connaître de plus près. Il s'était arrêté, et attendait ma réponse.

—En effet, lui dis-je, c'est ici mon hôtel, mais le temps est trop mauvais pour vous permettre d'aller plus loin. Entrez vous sécher.

—Le temps est comme je l'aime. J'entrerai néanmoins.

Toujours indifférent, toujours extraordinaire, il me suivit en sifflant une symphonie du *Requiem* de Mozart. Je le pris pour le coup pour l'oiseau de malheur dont il m'avait parlé. Arrivé à ma chambre, je tirai d'une armoire une bouteille et deux verres. Il s'était assis en entrant sans sortir les mains de ses poches, sans par conséquent déranger sa casquette, sans cesser ses sombres mélodies. Quand il vit les deux verres il commença à siffler le *God save the Queen*, avec les variations qui terminent la *Bataille de Prague*.

—Vous prendrez bien un verre, lui dis-je.

—Oui, je bois ce soir à sa santé.

Il sortit alors de sa poche un vase de cristal et le déposa sur la table. Ce vase contenait . . . un cœur humain, percé d'un petit poignard long comme le doigt . . . Sur la partie supérieure

du vase était écrit en lettres noires : "*Faut-il le dire ? je ne l'aime point . . . Québec, 13 décembre 1830. G. L. . . . F. R.*"

J'allais me croire entre les mains d'un génie infernal. Mais ces paroles mystérieuses me firent concevoir que c'était une affaire humaine. En dépit de l'horreur et de l'angoisse que j'éprouvais, je résolus d'avoir l'explication de ce mystère. Craignant qu'il ne refusât de satisfaire ma curiosité, je recourus à une certaine maxime que j'aurais pu apprendre dans Horace, mais pour la connaissance de laquelle un certain jeune médecin de Montréal me dispensa des difficultés du poète latin, "*In vino veritas*" répète souvent ce joyeux Hippocrate. En peu de temps l'air eut pris la place du liquide spiritueux, mais, véritable tonneau des Danaïdes mon compagnon ne perdait rien de son stoïcisme glacé. A chaque verre c'était toujours à la santé de *Madame*, et il désignait le vase. En tirant une bouteille de brandy français, je me dis en moi-même : prends à la santé de qui tu voudras ; mais à coup sûr, ce ne sera pas à la tienne, ou tu es le diable en personne. Enfin je vis insensiblement que ses *santés* n'étaient plus accompagnées du sourire sinistre qui à chaque fois roidissait mes cheveux de frayeur. Il était temps ; j'en vins au point.

—Dites moi donc, lui demandai-je, quelle espèce de santé vous souhaitez à madame ; si c'est là son cœur, elle jouit d'une santé plus durable que la vôtre ou la mienne.

—C'est pour en venir là, sans doute, que vous m'avez fait voir le fond de ces deux bouteilles. Je pouvais vous le dire à moins de frais. Vous voulez savoir quel est ce cœur et ce que signifie cette inscription ? le voici :

"En 1825, j'étais encore écolier, comptant à peine mes quinze ans. Un dimanche, en sortant de l'église, je me rencontrais face à face avec une pensionnaire des Ursulines. Elle avait douze ans à peine, mais elle portait dans ses regards un feu qui eût enflammer un septuagénaire. Je n'aimai qu'une fois dans ma vie ; ce fut à quinze ans, et ce fut elle, . . . elle dont vous voyez le cœur. . . Ce n'était pas ce que vous lisez dans tous les romans, une beauté comme il n'en existe pas. Mais les femmes ont-elles besoin d'être belles pour séduire ? Qui dit mieux que Victor Hugo :

Dieu s'est fait homme, soit ; le diable s'est fait femme.

"Vous concevez ce qui s'est fait depuis cette

rencontre, jusqu'à ma sortie du collège, c'est à dire tous les coups d'œil, les billets, et tout ce vous dirait un romancier. Quatre ans après, je sortais du collège; elle sortait du couvent, bien entendu. Je ne connaissais pas sa famille. Après trois mois de marches et démarches je parvins à y être introduit. Mais j'avais compté sans mon hôte. Son cœur était perdu pour moi; non pas pour toujours, puisque vous le voyez aujourd'hui entre mes mains. Je résistai contre son froid accueil jusqu'à la fin de 1830. Mon rival souhaitait depuis longtemps mon congé. Moi-même je cherchais une explication quelconque. Enfin le 13 décembre, date que vous voyez écrite sur ce vase, nous en vinmes au but que nous ambitionnions l'un et l'autre. Je l'aimais toujours avec la fureur de l'orage pour le tonnerre. Ce jour-là je lui remettais sous les yeux nos douces années passées, et je lui dis enfin: Quelle est donc la cause de ces regrets pour un temps où je ne levais les yeux sur toi qu'au risque d'être châtié. Aujourd'hui que je te vois, que je presse ta main avec un amour que nul autre n'a éprouvé, comment se fait-il que le souvenir du passé soit plus beau que le présent? . . . Je pleurais . . . elle souriait! . . . "Faut-il le dire?" me dit-elle indifféremment. Je terminai sa phrase, "Tu ne m'aimes plus." Ce furent les derniers mots que j'entendis de sa bouche. Ils me percèrent l'âme de douleur et de rage. Elle m'avait aimé, elle me l'avait dit plus d'une fois. Je ne pleurai plus; et depuis ce moment jamais une larme ne mouilla ma paupière. Mon regard s'est enflammé de la passion de mon cœur qui n'a plus vécu pour l'amour; mais bien pour la vengeance et la haine. Jusqu'au jour qui me la fit connaître, aucun sacrifice ne m'aurait coûté. Biens, honneur, existence, tout était à sa disposition. Depuis ce jour funeste, je lui aurais percé le cœur comme je l'ai fait après sa mort, j'aurais bu son sang dans la soif de ma vengeance. Je me vouai tout entier à l'exécution de cette vengeance.

Mon rival l'obtint bientôt en mariage; je l'aidai moi-même à en venir là, je lui prêtai l'argent qu'il lui fallait. Le jour même de leurs noces, j'agis de manière à les rendre jaloux l'un de l'autre. J'entraînai dans la plus grande

intimidé avec l'époux. Je n'allais jamais chez lui; mais la jalousie et les malentendus que je créais entre eux, mirent le diable à la maison. J'entraînai mon rival dans tous les dérèglements de la vie. Mon but était de ruiner sa constitution et de lui faire maltraiter sa femme. Vous m'avez vu vider presque seul ces deux bouteilles. Pourtant je ne le laissais jamais avant qu'il en eût cinq ou six pareilles dans le corps. Tous les soirs à minuit je le conduisais, ou plutôt je le trainais chez lui. Avant de le laisser je lui faisais une histoire sur sa femme. Il entra en furieux, tombait sur elle et la tuait de coups. Quant à moi je me tenais à la porte et savourais avec délices les cris de douleur de ma victime.

(La fin au prochain No.)

QUEBEC, 14 NOVEMBRE 1844.

LES FIANCES DE 1812.

Nous avons reçu les deux premières livraisons de l'intéressante nouvelle Canadienne publiée par M. J. Doutré, Etudiant en Droit, de Montréal.

Nous aimerions à donner à nos lecteurs un aperçu détaillé de cette nouvelle; mais l'espace et le temps nous manquant aujourd'hui, nous le ferons dans notre prochain numéro. D'ailleurs, ayant alors reçu la fin de l'ouvrage, nous serons plus en état de l'apprécier.

Nous nous contenterons de dire pour le moment que, sous le rapport du style, le seul scus lequel nous l'envisageons aujourd'hui, l'auteur s'est placé dès son début au niveau des meilleurs écrivains que le Canada ait produits. Nous espérons que l'encouragement du public Canadien ne fera point défaut dans cette circonstance.

LE LIEUTENANT DE L'AMPHITRITE.—Nous sommes forcés de discontinuer pour le moment la publication de cet intéressant épisode de la guerre des Antilles, n'ayant pas reçu par la dernière poste notre livraison du journal français dont nous l'avons extrait. Nous continuerons aussitôt que la prochaine maille nous en aura apporté la suite.

Avec le présent numéro nos abonnés recevront la continuation des "Valses de Strauss" qui seront terminées dans notre prochain.—Nous ne savons pas où quelques uns de nos abonnés ont pu trouver que nous sommes en retard pour la musique. Nous les invitons à jeter un coup d'œil sur cette partie de notre feuille; ils verront que nous avons à cet égard rempli strictement les promesses de notre prospectus.

PLAMONDON et Cie., Rédacteurs-Propriétaires.